

AVANT-PROPOS

L'Éthique est sans doute le plus grand livre de philosophie de tous les temps. Sans autre moyen que sa seule intelligence, un jeune homme construit une ontologie parfaite et répond à la question essentielle de l'humanité : comment vivre dans le plus grand bonheur qui soit, la béatitude ?

Depuis plus de vingt-cinq ans que je l'étudie, je ne cesse d'en explorer la vérité et d'en découvrir la fécondité. De tous les philosophes d'occident, Spinoza est un des rares à avoir apporté une réponse réellement satisfaisante à la grande question socratique : comment *bien vivre* ?

Comment expliquer alors que ce chef-d'œuvre soit encore aujourd'hui tellement incompris, non seulement du grand public, mais aussi de la quasi-totalité des intellectuels ? Nombreux certes sont ceux aujourd'hui qui le citent et l'admirent, mais très peu saisissent le sens et la véritable portée de sa prodigieuse pensée. Même ceux qui travaillent le texte en profondeur passent généralement à côté de sa puissance littéralement *enthousiasmante*.

Est-ce dû à sa complexité ? Non : malgré les apparences, cette œuvre est en réalité très simple, totalement logique et évidente. Cela vient-il de son obscurité ? Non plus : Spinoza est le plus lumineux des philosophes des lumières. Nulle pensée n'a d'ailleurs soulevé autant d'enthousiasme et les commentaires des plus grands penseurs sont impressionnants :

Hegel : « La pensée doit absolument s'élever au niveau du spinozisme avant de monter plus haut encore. Vous voulez être philosophes ? Commencez par être spinozistes. L'alternative est Spinoza ou pas de philosophie ».

Alain : « Spinoza, le plus sûr et le plus rigoureux des maîtres à penser, est le modèle de l'homme libre. »

Bergson : « Tout vrai philosophe a deux philosophies : la sienne et celle de Spinoza ».

Deleuze : « Spinoza est le plus philosophe des philosophes ».

Même Nietzsche, le plus grand critique de la tradition, a reconnu en lui son principal précurseur, le désignant comme « le sage le plus intègre » et son seul précurseur :

« Quel étonnement, quel ravissement ! j'ai un précurseur, et quel précurseur ! je ne connaissais pour ainsi dire pas Spinoza : que je me sois tourné vers lui à ce moment, çà été de ma part un "geste instinctif". Outre que sa tendance générale est identique à la mienne, – faire de la connaissance le plus puissant des affects –, je me retrouve en cinq points principaux de sa doctrine... : il nie le libre-arbitre – ; les buts –, l'ordonnance morale du monde –, le désintéressement – ; le mal – ; il est vrai que les distances sont aussi énormes, mais elles tiennent davantage aux différences d'époque, de culture, de savoir. En somme : ma solitude... est du moins maintenant une dualité. » (lettre à Overbeck)

On sait aussi qu'Einstein, peut être le plus génial des physiciens, le considérait comme le philosophe dont il se sentait le plus proche :

*Combien j'aime cet honnête homme
Plus qu'avec des mots ne puis le dire
Pourtant crains qu'il ne reste seul
Avec son auréole rayonnante*

Comment expliquer qu'un penseur si important soit à la fois si reconnu et tellement méconnu ? Spinoza est en fait le fondateur d'une immense révolution conceptuelle que certains ont nommé « la philosophie de l'immanence » et que pour ma part je préfère simplement nommer la philosophie de la joie. Entièrement affirmatif, Spinoza tranche radicalement avec le scepticisme et le pessimisme de la philosophie traditionnelle en affirmant que la vérité et le bonheur sont

immédiatement accessibles à l'humanité sans autre moyen que l'éveil de sa conscience à la véritable nature du monde. On pourrait s'attendre à ce qu'il soit partout célébré pour sa capacité à libérer l'humanité de l'ignorance et diriger la politique mondiale vers le bonheur planétaire... Pourquoi demeure-t-il encore si marginal ? Il est courant d'invoquer d'abord son style particulièrement rebutant. « Je ne connais que Spinoza à avoir bien raisonné, disait Voltaire, mais personne ne peut le lire. »

Il est vrai que le plat n'est pas facile à avaler... On peut dire de Spinoza ce que Clément Rosset me disait un jour à propos de Deleuze : « c'est bon, mais ça manque de beurre ! » Illisible, Spinoza ? Je dirais plutôt que *l'Éthique* n'est pas facile à comprendre sans explication. C'est que le penseur hollandais n'a pas écrit son œuvre « pour le peuple », mais pour les autres philosophes. Il ne s'est pas soucié de séduire ses lecteurs et ne s'adresse qu'à ceux qui, comme lui, veulent découvrir la vérité avec la même certitude qu'on peut atteindre dans les mathématiques. Ne cherchant ni à plaire, ni à persuader, ce sage a seulement voulu démontrer et expliquer. Nulle complaisance dans *l'Éthique*. Seul y brille le soleil de la raison intuitive et la sobre clarté d'une pensée qui ne fait aucune concession avec la rigueur. Et puis il y a ce rythme lent de la pensée, cette longue marche qui part des profondeurs de l'ignorance vers les cimes du savoir. Spinoza prend tout son temps pour cheminer du point le plus bas de la vallée jusqu'au plus haut sommet en examinant comme un scientifique chaque détail du paysage. De fait, l'immense majorité des lecteurs est repoussée par l'aridité de l'ascension : la forme géométrique du texte, son vocabulaire parfois abstrait et son style souvent abscons demandent un effort généralement trop grand pour le lecteur. Ceux qui ouvrent le livre poursuivent rarement au-delà des premières définitions et se contentent en général de brefs extraits et de commentaires. Très rares sont ceux qui l'ont lu entièrement. Mais même parmi ceux qui ont pris le temps de l'étudier (un génie comme Goethe disait qu'il lui avait fallu six mois de travail à plein-temps), combien, au final, ont réellement saisi son

intuition majeure ? Même ceux qui se disent « spinozistes » (expression par ailleurs aussi absurde que celle de « bouddhistes » ou « chrétiens ») adoptent généralement des positions incompatibles avec sa philosophie, appelant par exemple à l'indignation ou au matérialisme alors que toute l'*Éthique* invite à se libérer de telles illusions. Moi-même je n'ai d'abord presque rien compris lorsque je l'ai découvert pendant mes études à l'université de Nice, notamment dans les cours de Clément Rosset, et il m'a fallu plusieurs années de lecture éclairée par les meilleurs exégètes (Alain, Alquié, Guérault, Macherey, Yovel, Moreau, Deleuze, Matheron, Tosel, Zac, Misrahi...) pour que je puisse enfin saisir toute la puissance de cette œuvre et atteindre degré par degré ce qu'il faut bien appeler « l'illumination ». Je me souviens vers l'âge de vingt-cinq ans avoir éprouvé une telle joie en comprenant pour la première fois son idée centrale que j'ai pensé « je sais à présent que je serai toujours invinciblement heureux... ».

Et c'est bien ce que j'éprouve depuis plus de vingt ans... Si j'ai pu vivre dans un grand bonheur tout au long de ma vie, malgré ses douleurs et ses tragédies, je le dois en grande partie à la liberté intérieure que m'a apporté ma compréhension de l'*Éthique* et des autres enseignements de sagesse qui expriment la même vérité. Un tel bonheur n'est-il accessible qu'à une élite intellectuelle au terme de longues et pénibles années d'efforts ? La connaissance suprême – et la souveraine joie qui l'accompagne – n'est-elle réservée qu'à de rares privilégiés, comme semble le suggérer Spinoza lui-même dans la toute dernière proposition de l'*Éthique* ? Je ne le pense pas. Je suis d'accord avec Deleuze, malgré son évidente difficulté, ce livre est en réalité accessible à tous les esprits :

« Prenez le cas le plus étonnant, Spinoza : c'est le philosophe absolu, et l'Éthique est le grand livre du concept. Mais en même temps le philosophe le plus pur est celui qui s'adresse strictement à tout le monde : n'importe qui peut lire l'Éthique, s'il se laisse suffisamment entraîner par ce vent, ce feu. »

Encore faut-il que le vent se lève, que le feu s'allume...

Ce feu, c'est bien sûr celui de l'enthousiasme qui naît de la compréhension. Et si en effet n'importe qui peut lire l'*Éthique* et saisir intuitivement que « Spinoza a raison » contre Platon, Kant ou Schopenhauer, il me semble très difficile de comprendre la vérité de son intuition fondamentale sans un accompagnement pédagogique. Tel est le défi que j'ai tenté de relever dans ce livre : rendre l'*Éthique* compréhensible en évitant autant la simplification de la vulgarisation que la complication du commentaire.

Comment favoriser l'accès à l'essence enthousiasmante du message spinozien ? C'est la question que je me suis posée au début des années 2000, alors que je donnais des séminaires sur l'*Éthique* à un petit groupe de novices dans la petite école de philosophie que j'avais créée dans la région niçoise. Insatisfait par les livres d'initiation existants et convaincu que rien ne pouvait remplacer la confrontation avec l'œuvre même, j'ai eu l'idée de simplement « réécrire l'*Éthique* » en reformulant la totalité du texte initial sous une forme plus simple et plus pédagogique. Malgré ma tentation d'en modifier le style et d'y introduire des prolongements, j'ai finalement choisi de ne pas trop m'éloigner du texte initial et de tout réécrire dans une prose plus fluide en modifiant parfois le vocabulaire et en insistant surtout sur la dimension eudémoniste de l'œuvre.

Au départ mon but était seulement de faciliter la compréhension du sens et qu'on puisse suivre le fil lumineux du raisonnement sans trop buter sur des problèmes de langage. Supprimant la division en propositions, démonstrations et scolies, j'ai donc librement repris la trame du texte en ajoutant et enlevant tout ce qui me semblait nécessaire à son intelligibilité. Mon objectif premier était de faciliter l'éveil de l'esprit au mode de pensée intuitif et que le lecteur puisse apprendre à penser de manière éthique pour accroître sa liberté spirituelle et éprouver cette joie si particulière qui l'accompagne. Au fil des années, j'ai ajouté quelques développements plus personnels sur le bonheur et l'amour pour accentuer la force éthique et la dimension phénoménologique de l'œuvre telle que je la

comprends. Sur les conseils de premiers lecteurs qui butaient encore sur des problèmes de compréhension, j'en suis finalement venu à amener des innovations plus importantes par rapport au texte initial.

La première est d'abord l'ajout d'une assez longue introduction. Comment ne pas être d'emblée rebuté par cette fameuse première partie sur Dieu si difficile pour les novices ? Il fallait d'abord familiariser le lecteur avec le style spinozien et surtout introduire son projet global. La meilleure solution était de reprendre l'essentiel du petit *Traité de la réforme de l'entendement*, opuscule que le jeune Spinoza a laissé inachevé pour commencer à rédiger son grand œuvre (seize années de travail). Déjà il y présente avec une merveilleuse lucidité le grand projet de sa vie : déduire une éthique (un art du bonheur) de l'ontologie (la science de l'être).

Si l'œuvre ainsi réécrite devenait plus lisible dans sa forme, elle n'en devenait pas pour autant tellement plus compréhensible sur le fond. D'abord parce qu'il faut tout de même un solide effort intellectuel pour tout lire de bout en bout, mais aussi et surtout parce que nulle philosophie n'est peut-être plus révolutionnaire, scandaleuse et pour tout dire inacceptable pour l'opinion commune et notre soi-disant « bon sens » cartésien. Difficile d'admettre en effet – je veux dire existentiellement et pas seulement théoriquement – que tant d'idées que nous admettons toujours après Descartes comme évidentes – le libre arbitre, le hasard, la finalité, l'opposition bien et mal, la transcendance de Dieu, le dualisme corps/esprit, la différence homme/nature – ne sont en réalité que des illusions. Aujourd'hui encore, Spinoza reste surtout insupportable à l'immense majorité des humains parce qu'il détruit avant Nietzsche toute possibilité d'une morale. Toute idée de devoir à accomplir et de but à atteindre disparaît en effet quand on commence à comprendre que tout ce qui arrive dans la réalité arrive d'une manière nécessaire (rien n'est contingent) et que la seule valeur réelle est la joie présente.

Or c'est sur ce point – la libération des illusions du dualisme – que l'*Éthique* me semble la plus nécessaire à retravailler

aujourd'hui : pour nous montrer comment sortir de l'opposition stérile qui continue à justifier la morale (bien/mal) et la métaphysique (Dieu/monde).

Avec son intuition centrale de l'unité de l'être, Spinoza nous propose en fait bien mieux qu'une nouvelle philosophie. Il nous offre une sagesse. Non pour les temps anciens, comme l'épicurisme, le stoïcisme ou le bouddhisme, mais pour les temps présents, et plus encore pour ceux à venir.

Aussi puissante que la parole d'un Maharshi ou d'un Prajnanpad, plus cohérente que la prose d'un Nietzsche ou d'un Bergson, sa longue démonstration décrit avec une implacable précision la condition humaine dans toute sa complexité et en déduit une extraordinaire voie de libération. Comment transformer nos tristesses en gaieté, nos peurs en sérénité, nos colères en amour ? La réponse de Spinoza est toujours la même : par la joie de comprendre leur cause. Comprends le monde à partir de sa véritable source et tu deviendras de plus en plus libre et heureux !

Quelle est la source de toute réalité ? Quelle est la première cause à laquelle nous devons tout rapporter et qui nous permet de tout comprendre et vivre dans la joie ? C'est à cette question que Spinoza apporte sa réponse révolutionnaire et son choix a été de réutiliser le concept traditionnel de la métaphysique, Dieu, en lui donnant un sens absolument nouveau de celui des religions. Or c'est ce nouveau sens qui n'est généralement pas compris par les lecteurs de l'*Éthique*, même chez les « spinozistes », et qui demande de relire aujourd'hui l'extraordinaire parole de Spinoza sous un jour nouveau, celui de la non-dualité.

L'*Éthique* est bien plus qu'une formidable « méthode de bonheur » dont chacun peut tirer un immense profit personnel. C'est avant tout la plus formidable entreprise de libération de l'illusion dualiste dont nous disposons dans notre tradition philosophique. Avec sa nouvelle définition de Dieu comme cause immanente et non transcendante de toute chose, son ontologie moniste offre aux générations futures un cadre théorique génial pour ouvrir une voie d'intégration spirituelle à

l'humanité. Bien qu'elle n'en pose que les fondements, *l'Éthique* propose un nouveau paradigme qui permet de réconcilier non seulement les philosophes et les scientifiques, mais aussi les religieux, les artistes et les politiques. Contre la vieille querelle qui oppose depuis Platon les matérialistes aux idéalistes, les athées aux théistes, les gnostiques aux agnostiques, les religieux aux anti-religieux, les rationalistes aux empiristes, (et tout aussi bien la droite à la gauche, les pessimistes aux optimistes, les anciens aux modernes...), *l'Éthique* invite à comprendre la réalité entière comme l'expression d'une seule et même source. Lorsqu'on raisonne correctement, explique Spinoza, on s'aperçoit avec un étonnement infiniment joyeux que tout ce qui existe est l'expression infiniment multiple de l'unique « énergie cosmique » qui constitue toute chose et dont tout émerge. De ce fait rien n'est séparé. Rien ne s'oppose, rien n'est absurde, tout a un sens... Et tout se joue dans cette compréhension, en fait : comprendre d'une manière intuitive, c'est-à-dire immédiate et directe, que la « substance infinie » que Spinoza a choisi d'appeler « Dieu » (ou son équivalent « la nature ») est la réalité elle-même, ou plutôt le fond invisible de toute réalité. La réalité fondamentale que les sages de l'Inde nomment « le Soi » ou le « je suis », que la physique la plus avancée nomme aujourd'hui avec David Bohm « l'ordre implicite » ou avec Ervin Laszlo le « champ Akashique », Spinoza la nomme en son temps « Dieu, c'est-à-dire la nature ». Or c'est justement ce choix terminologique qui empêche encore beaucoup de comprendre le sens de cette unité ontologique. Comment nommer aujourd'hui cette substance unique, cette énergie infinie, ce champ éternel au sein de quoi tout apparaît et disparaît pour traduire au mieux son sens immanent dans le langage courant sans se perdre dans la forêt des concepts ? C'est là que ma réécriture de *l'Éthique* se distingue sensiblement des interprétations traditionnelles et qu'elle apporte la plus importante innovation par rapport au texte initial. Pris par les habitudes du langage dualiste, la plupart des lecteurs tirent toujours Spinoza vers les deux pentes naturelles de la métaphysique, le spiritualisme ou le matérialisme. Si leur sensibilité incline

au théisme, ils retrouvent chez Spinoza une métaphysique de type platonicienne qui enlève au monde sensible toute valeur. Si au contraire ils adhèrent à l'athéisme, ils rabattent Spinoza vers une cosmologie de type épicurienne qui vide le monde de toute sacralité. Or tout l'intérêt de *l'Éthique* est justement de dépasser l'opposition théisme/athéisme en abolissant le dualisme corps/esprit. Avec l'intuition d'une seule substance infinie à la fois Dieu et nature qui n'est ni matière, ni pensée, mais pure énergie infinie, Spinoza fait voler en éclat le dualisme en affirmant l'existence d'un seul monde, une seule réalité, une seule dimension d'existence à la fois sensible et sacrée qui est tout simplement l'expérience vivante de la conscience d'être que nous connaissons à chaque instant quand nous ne cherchons pas à penser le monde avec les catégories du langage. Or c'est précisément cette intuition – qu'il n'y a pas d'autre réalité que le monde infini que nous vivons éternellement dans le moment présent – qui n'a pas encore été comprise par l'immense majorité des lecteurs de Spinoza.

Comment traduire en termes non dualistes la « cause infinie, éternelle et immanente de tout » que le langage a tendance à figer sous des modalités séparées et transcendantes comme « Dieu » ou « nature » ? La solution qui m'a semblé la meilleure a été d'utiliser le terme le plus simple dont nous disposons pour parler de l'existence en général – et peut-être le moins conceptuel des concepts – celui de vie.

Partout où Spinoza emploie les concepts de « Dieu » et de « nature », je propose donc ici de remplacer par le concept unique de « Vie », avec une majuscule qui lui donne un sens évidemment tout autre que le sens réductionniste que lui donne aujourd'hui la biologie (qui en bonne néo-cartésienne continue à croire que la vie est « apparue » dans l'océan il y a un milliard et demi d'années et qu'elle n'est qu'une propriété émergente de la matière inerte).

Prise dans un sens non duel, la Vie peut désigner avantageusement la « substance infinie » dont parle Spinoza parce qu'elle offre au philosophe un double avantage conceptuel. En tant que force cosmique qui organise l'univers de toute

éternité, la Vie possède, comme « Dieu », un sens transcendant et ontologique. Elle désigne la source et la substance de tout. Mais en tant qu'expérience subjective, la vie possède également, comme « nature », un sens immanent et phénoménologique. Elle désigne la sensation d'être vivant (vivance, Erlebnis, vivencia) qui est au cœur de tout acte de conscience et de toute expérience de l'existence comme *conatus*, force désirant la joie. La notion de Vie offre ainsi l'immense avantage d'être à la fois un concept ontologique (non métaphysique), immanent (non transcendant) et moniste (non dualiste). Elle est à la fois *l'énergie cosmique* qui constitue l'univers et *l'expérience sensible* que chaque humain peut faire à chaque instant de sa participation à la danse de cette énergie cosmique.

Spinoza apparaît ainsi comme le principal fondateur d'une ontologie vitaliste qui nous libère à la fois de l'idéalisme et du matérialisme et on peut le considérer comme le principal philosophe occidental de la non-dualité. Il n'y a pas pour lui de différence entre Vie cosmique (le monde) et vie humaine (l'homme), et c'est d'ailleurs cette non-séparation qui le rend si difficile à comprendre pour notre temps. Si l'Éthique est vraie, si la matière et la pensée sont bien une seule et même énergie vitale, si l'homme et le monde sont un, alors tout doit être repensé d'une manière qui n'est plus soumise à l'alternative idéalisme/matérialisme auquel nous sommes tous habitués depuis Platon. Toute la nature et toute la culture doivent être repensées dans l'optique de la Vie universelle, comme une manifestation d'une seule et même Vie à la fois infiniment mystérieuse et totalement évidente.

Comment nommer ce nouveau paradigme ? On pourrait se contenter de l'appeler « non-duel » ou « moniste », mais ces notions sont trop abstraites. « Vitalisme » serait meilleur, qui rapprocherait Spinoza des voies ouvertes ensuite par Nietzsche et Bergson, mais introduire un nouvel « isme » fait courir le risque de réduire l'Éthique à n'être qu'une « troisième voie » métaphysique alors que son intérêt est de sortir de la

métaphysique (dans le sens habituel d'une réflexion sur l'au-delà de l'expérience).

Or que propose, au fond, Spinoza ? C'est de voir que tout ce qui existe est l'expression nécessaire de l'unique énergie qu'est la Vie, et d'en déduire une culture de la joie qui ait pour seul moteur l'amour de la Vie. Bref, c'est de mettre le respect de la Vie au centre de nos vies. C'est pourquoi je pense que la meilleure manière de nommer ce nouveau paradigme est de reprendre le terme « biocentrique » dans le sens proposé par l'anthropologue et poète Rolando Toro, le génial créateur de la Biodanza¹.

Quelle est la spécificité du principe biocentrique tel que le conçoit Toro après Spinoza ? C'est d'affirmer que c'est la Vie qui crée l'univers, et non l'univers qui crée la vie. Et que par conséquent le respect de la Vie – autrement dit la culture de la Joie – est l'unique principe qui doit diriger la vie humaine. Cela même que propose la Biodanza, la plus merveilleuse pratique qui soit de l'Éthique au sens où l'entend Spinoza : une pédagogie de l'amour.

L'occident rejoint ici l'enseignement lumineux de l'orient incarné par exemple par Mâ Ananda Moyî, qui résume ici son message avec des mots qui semblent écrits par Spinoza :

« Ce qu'il faut comprendre, c'est que la joie vraie n'existe que dans la vie spirituelle. Le seul moyen d'en faire l'expérience est de connaître et de comprendre ce qu'est réellement l'univers. Nous devons orienter notre esprit pour voir que le monde entier est divin. Notre vieux monde doit disparaître. En revanche, nous devons voir le monde tel qu'il est, voir Dieu en toute chose, sous toutes les formes et tous les noms. La seule chose que nous ayons à faire est d'ouvrir nos yeux et de Le voir, dans le

1. La Biodanza est une pratique qui a été créée pour « stimuler la joie de vivre, améliorer l'intégration entre le corps et l'esprit et renforcer le lien entre les personnes. » (Rolando Toro)

Définie comme une « pédagogie de l'art de vivre » et une « poétique de la rencontre humaine », elle ne se fonde pas sur une philosophie mais sur la « vivencia », l'expérience de se sentir vivant ici et maintenant, et vise à exprimer tous les potentiels humains de manière intégrée, au moyen d'exercices dansés réalisés en groupe et en musique. (www.biodanza.org)

bien, dans le mal, dans le bonheur et le malheur, dans la joie et dans la tristesse, et même dans la mort. Les mots Dieu et Vie sont interchangeables. Prendre conscience de ce que « toute vie est l'Un » octroie une félicité qui ne change pas. » (Les enseignements de Mâ Ananda Moyi, p. 185.)

« Dieu est la Vie », voilà donc la grande intuition de Spinoza. Et le bonheur n'est rien d'autre que de vivre pleinement dans l'ici et maintenant de la Joie d'être cette Vie qui se déploie comme une puissance d'autocréation sans autre but que ce déploiement : tel est selon moi le principal message de l'*Éthique*, que fort peu de lecteurs parviennent à saisir dans toute sa force révolutionnaire.

Cette appellation de Dieu-nature comme "vie" pourra paraître abusive à certains, mais elle a été approuvée par Spinoza lui-même dans ses *pensées métaphysiques* : « *Nous entendons par vie la force par laquelle les choses persévèrent dans leur être ; et, comme cette force est distincte des choses elles-mêmes nous disons proprement que les choses elles-mêmes ont de la vie. Mais la force par laquelle Dieu persévère dans son être n'est autre chose que son essence ; ceux-là parlent donc très bien qui disent que Dieu est la vie.* » (p. 368-369).

Et bien sûr la phrase la plus célèbre de l'*Éthique* vient confirmer ce choix terminologique : « *L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort, et sa sagesse est une méditation, non de la mort, mais de la vie.* »

Voilà pourquoi il est important de relire l'*Éthique* aujourd'hui sous une nouvelle reformulation vitaliste. Pour apprendre à penser d'une manière biocentrique, c'est-à-dire non dualiste, à partir de l'unique expérience que nous pouvons faire de notre participation à l'unité du cosmos : la sensation intense d'être vivant dans un monde vivant.

En nous libérant du dualisme, Spinoza offre un autre avantage : il permet de dépasser les oppositions classiques et stériles de la tradition philosophique. Nous n'avons plus à choisir entre l'idéalisme et le matérialisme, entre le dogmatisme et le scepticisme, entre l'ontologie et la phénoménologie...

Chacune de ces positions apparaît avec Spinoza comme autant de visions partielles d'une seule et même réalité que l'*Éthique* permet de comprendre avec une totale clarté. Mieux qu'aucun autre penseur, Spinoza réalise le programme de la philosophie et permet en un sens d'en sortir. Mieux que Platon, il définit la philosophie. Mieux qu'Aristote, il crée l'ontologie. Mieux que les stoïciens, il pense le cosmos. Mieux qu'Épicure, il conduit au bonheur. Mieux que Plotin, il explique l'extase. Mieux que Saint Thomas, il comprend Dieu. Mieux que Montaigne, il éclaire l'art de vivre. Mieux que Descartes, il crée la science moderne. Mieux que Rousseau, il fonde la démocratie. Mieux que Kant, il sauve la religion. Mieux que Nietzsche, il libère de la morale. Mieux que Hegel, il donne un sens à l'histoire. Mieux que Marx, il rend possible la justice. Mieux que Freud, il crée la psychologie. Mieux que Wittgenstein, il clarifie le langage. Mieux que Heidegger, il élucide le sens de l'être. Mieux que Sartre, il révèle notre liberté.

Toutes les problématiques philosophiques ne sont bien sûr pas résolues par Spinoza, son système ne donne qu'un cadre, mais l'*Éthique* permet d'envisager toutes les solutions dans la mesure où elle n'exclut aucune autre philosophie. Comme l'a vu Bergson, elle intègre toutes les perspectives singulières au sein d'une même vérité universelle, comme un fleuve intègre toutes les rivières pour les amener vers le seul océan.

La philosophie spinozienne apparaît ainsi comme le plus puissant remède à la grande pathologie de notre civilisation si justement dénoncée aujourd'hui par Edgar Morin et encore entretenue par la majorité des philosophes, la tragique dissociation entre la culture et la vie, entre la raison et l'affectivité, entre l'homme et la nature. L'*Éthique* ouvre la voie vers l'éducation d'une nouvelle humanité. Une humanité pacifiée, libre et heureuse, parce qu'elle n'exprime rien d'autre que la vérité même de la vie : la recherche raisonnable de la joie par chacun et pour tous. « Je ne dis pas que ma philosophie est la meilleure, répondit un jour Spinoza à un correspondant, je sais seulement que c'est la vraie. »